

INFOS
CULTURE
CITOYENNETÉ
SOCIÉTÉ
VIE
FOSSOISE

LE NOUVEAU MESSAGER

Bureau de Dépôt : 5070 Fosses-la-Ville

Agrément n° P911404

Exp. : Centre culturel - rue Donat Masson, 22 - 5070 Fosses-la-Ville

MENSUEL D'INFORMATION DE FOSSES-LA-VILLE

Ne paraît pas en juillet et août

MARS 2023 - N° 132 - 1€



PB-PP
BELGIÉ(N) - BELGIQUE

Femmes Chinelles,
Hommes-feuilles : le retour!

132



LE NOUVEAU MESSAGER

Editeur responsable :

Bernard Michel, Centre culturel de l'Entité fossoise asbl, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville.

Où trouver

le «Nouveau Messenger»?

Pour Fosses Centre : au Centre culturel, à ReGare, à la boulangerie Dardenne, au Dago Goda, Home Dejaifve, Comme une fleur au Shop in Stock, Al Goyette.

Pour les villages et hameaux : dans les boulangeries de Le Roux, à la boulangerie Ernoux (Sart-St-Laurent), au salon de coiffure Métamorphose.

A quel prix?

1 euro par numéro ou en abonnement de 8 euros pour 10 numéros.

Contact / Abonnements

Par téléphone : 071 12 12 40

Par courrier : Rédaction Nouveau Messenger, rue Donat Masson, 22 à 5070 Fosses-la-Ville

Par courriel : nouveaumessenger.culture@fosses-la-ville.be

IBAN : BE27 3601 0215 7473

Comité de rédaction

Bernard Michel, Pierre-Jean Vandersmissen, Jean-Marc Chavanne, Augustin Chaussée, Joannie Thys, Pierre Melan, Brigitte Romain, Clémentine Buchet.

L'habitude n'est pas encore devenue une tradition mais gageons qu'elle le deviendra. Au mois de mars, le Nouveau Messenger se présente au féminin. Hasard de l'histoire, cette Laetare 2023 verra son cortège s'agrandir d'un petit groupe de Dames Chinelles qui font revivre des traditions oubliées depuis 1936. Elles ne furent pas seules, une autre surprise de cette année fut le retour dans le cortège des Hommes de feuilles (voir Nouveau Messenger n°128) qui battirent le pavé d'un air rieur. Voici donc une Nouvelle Messagère pleine de rebondissements qui s'ouvre avec ce joli poème en wallon composé par Véronique Henrard pour sa fille Marie Collard arrière arrière petite-fille de dame Chinelle et jeune femme bien dans son costume.

*« Quène afère à Fosses mès djins, c'est-st'one vraïye rèvoluçion
lès marcheûs n's'ètindenunin, issont-st'enèbuliçion,
pace qu'one fêume zouave a wasu en tambour major mârcher
v'la nos omes to dismètus, is s'sintenu diminuwés.*

*C'est qui porzèls li folklòre, c'est sèulemint fé po lèsomes
lès fêumes ni sont nin d'accòrd, c'est l'guêre dins totes lèsmaujones.
On n'n'a cauzé din l'gazète èt min-me à l'télévusion
èle ni savêuve pu où s'mète télmint qu'gn'avêuve d'èleprèsson.*

*Li Sint Fouiyen à s'tî bèle, lès tambourîs ont bin d'jouwés
qu'i fuche maule ou bin fumèle, li chéf lès-a bin mwinné.
quène bièstriye di s'disputé, lès fêumes tot c'qu'èles sowaîtenu
c'est di plu bin s'amûser come lès ôtes ètrin di pus !*

*A Namêur lès «échasseuses» ont fêlêu prûmi combat !
èles èstin-nent télmint èureûses, tot l'monde à trové ça bial
Adon poquwè nin à Fosses, po r'haussî nosse Laetaré
dès fêumes «Chinelles» dins one socé ? ça sèrêuve mi binaujeté !*

*Allez Marie : rinlâchî, c't'annêye çî si tot va bin, les Chinelles vont s'abiî
è d'jouwér do tambourin! Sondjant à s'grand-mère Chinèlles
qu'ast'ti d'Orbey d'jusqu'à l'gâre vèyant l'tradiçion si bèle
qu'i s'rè fièr Roger Collard. »*

Véronique Henrard 2023.

Hommes ou femmes, au son du tambour et des clochettes, l'amour de la Cité et de ses traditions rassemble plus qu'il ne divise, félicitations aux femmes qui se sont réunies cette année pour nous le rappeler.

■ Joannie Thys



La ruelle Thée Dinant

Régulièrement, vous pourrez retrouver dans les pages du Nouveau Messenger, cette nouvelle rubrique de l'Oncle Jean. Inspirée du livre de Jean Romain « 77 rues de Fosses-la-Ville » (livre épuisé), cette rubrique vous présentera des coins de notre ville, avec les commentaires de l'époque, des anecdotes mais aussi la vision que nous pouvons en avoir en 2023 !

Il était normal et de bon ton de commencer cette série d'articles avec le nom féminin d'une rue ou plutôt d'une petite ruelle bien typique : la Ruelle Thée Dinant... Mais où est située cette ruelle et qui était cette Thée Dinant ?

Cette étroite ruelle en L démarre de la Rue al Val et rejoint la rue du Chapitre. Elle longeait les remparts du Chapitre et des pans de cette muraille sont encore visibles.

Jusqu'aux transformations de la collégiale de 1721, les paroissiens n'avaient à leur disposition, pour assister aux offices, que le bas de la tour et ils entraient donc en passant par cette ruelle, juste là où elle fait un angle droit vers le Chapitre (jardin privé actuellement et remise de la famille Jaumotte). On découvre une statuette ancienne de Notre-Dame de Foy, encadrée dans un pignon de maison, une petite potale en calcaire de forme trapézoïdale, décorée en bas-relief avec en dessous, l'inscription : « N D DE FOY / PRIEZ P N / ANNO 1710 ». Surmontée d'une couronne perlée et encadrée des initiales FB. Ce nom de Ruelle « Thée Dinant » proviendrait d'une certaine Dorothee Dine, fille de Diret Evrard, née en 1702. Ce Diret était le messenger, le commissionnaire de la ville chargé de porter à Liège les correspondances des chanoines ou du « Magistrat » ainsi que le revenu des taxes dues au Prince Evêque.

Un jour, après avoir bu un verre avec un autre fossois, il lui aurait dit l'heure de son départ pour Liège: c'était le 16 mai 1718; l'autre l'attendait à Sart st Laurent et le tua de 2 coups de fusil, le détroussa et alla faire la noce à Namur. Dénoncé, il fut condamné à mort, roué et étranglé.

Par contre, Camille Honnay (le papa de Françoise Meliye Honnay) a trouvé aux archives de Namur, l'acte de décès d'une certaine Dorothee Dinant, née à Fosses en 1742 et décédée en 1822, célibataire, 80 ans... et « femme galante »... Ce qui semblerait plus plausible; on peut dire que c'est un métier qui conserve!!!



Potale ruelle Thée Dinant

Cette maison de Diret Evrard fut habitée, aux alentours de la dernière guerre, par Félicien STAMPS, un des derniers tanneurs fossois pour en faire des peaux de tambours (tambourin de renom, il format de nombreux jeunes) et mourut en 1971.

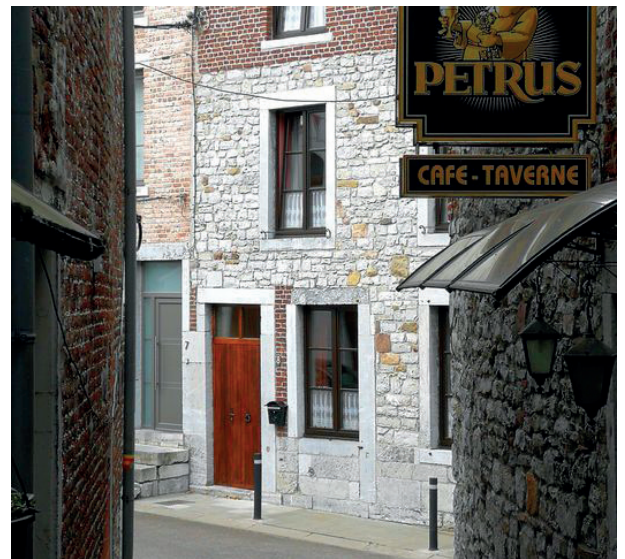
En tant que membre de la philharmonique, il avait demandé pour son dernier voyage, non pas une marche funèbre mais uniquement l'air des Chinels, des tchôds-Tchôds et l'Internationale! Son épouse, avait demandé pour elle même en 1969, l'air des Chinels et sa chanson préférée jouée à l'accordéon « Les Roses blanches ».

En 2023 : on retrouve maintenant au N°2, la « Taverne des Chanoines ». Très agréablement restaurée, cette petite taverne accueille les supporters fossois de l'Union St Gilloise, le patron souriant nous sert la Bavik ou propose un assortiment de 40 bières principalement artisanales et organise régulièrement des soirées karaoké ! c'est certain, cet établissement rehausse cette belle ruelle typique de notre centre historique !

Brigitte Romain



Ruelle Thée Dinant en 1901



Ruelle Thée Dinant en 2023

Une vénitienne au pays des Gadis

« Joseph Migeot et Maria-Teresa Corradin en vertu des pouvoirs qui me sont conférés je vous déclare mari et femme. » Cette phrase tellement anodine et tant et tant de fois répétée c'est le Bourgmestre de Fosses, sous les poutres de la vénérable halle communale, qui vient de la prononcer. Nous sommes le 16 juillet 1837.

C'eut été la conclusion d'une banale cérémonie de mariage si certains détails ne l'avaient pas frappée d'improbabilité. Tout d'abord, c'est un détail physique qui frappait à cause de la différence de tailles des deux époux : plus d'un demi-mètre les séparait laissant penser que lui était debout quand elle était assise. Ensuite l'âge des deux nouveaux conjoints en aurait étonné plus d'un : ils affichaient l'un et l'autre la cinquantaine rayonnante. Enfin, il n'aurait pas échappé à ces mêmes observateurs que se tenaient à leurs côtés une demi-douzaine de jeunes gens dont l'aînée était déjà une jeune femme tandis que le plus jeune était encore un bambin.

Ce mariage, c'était en fait ce qu'on appellerait à notre époque, plus habituée que jamais à cette démarche, une

régularisation qui aurait pour effet le plus important en ces temps-là de faire passer les enfants du statut d'enfants naturels à celui d'enfants légitimes et de faire porter à ceux-ci le nom de leur père. Mais ce qui aurait aussi suscité l'interrogation d'un spectateur non averti était que la cérémonie avait fait salle comble alors que, en temps normal, ce type de « régularisation » se déroulait dans la plus grande des discrétions. C'était que ce mariage réjouissait tout un village, tout le village d'Aisemont. Vous allez en connaître la raison.

Il faut remonter plus de vingt années plus tôt : Joseph Migeot, depuis qu'il avait atteint sa vingtième année et qu'il avait tiré le mauvais numéro à cette abominable loterie qu'était la conscription, faisait partie de la Grande Armée. Pour la gloire de l'Empire il avait parcouru l'Europe à s'occuper des chevaux du train d'artillerie.

Comme beaucoup de conscrits issus du monde rural, les compétences qu'ils y avaient acquises venaient bien à point pour s'occuper notamment des chevaux. Joseph était donc chargé d'assurer le transport des pièces d'artillerie ainsi que leur positionnement sur le champ de bataille. Cette

dernière tâche accomplie, il n'avait plus qu'à se retirer à l'arrière des lignes avec ses chevaux et attendre la fin de l'affrontement. Il n'était dès lors pas exposé et ne portait du reste pas d'arme à l'exception d'un « briquet », une sorte de petit sabre.

C'est sans doute à ce rôle bien particulier qu'il devait d'être toujours en vie et sans handicap malgré ses longues années de service. Les dernières années, il les avait passées en Espagne, la hantise des soldats qui craignaient davantage encore qu'une exposition aux combats en premières lignes les embuscades mortelles dont les menaçaient à tout moment les guérilleros ibériques.



Sabre briquet

En ce début d'année 1814, l'Empire vacillait ; ses frontières étaient menacées et Paris se préparait au pire. C'est toute la Grande Armée qui se réorganise

sait. C'est ainsi que Joseph s'était retrouvé en Italie dans une campagne de résistance à l'avancée des troupes autrichiennes parties à la conquête du Royaume d'Italie.

Avec sa division, ils avaient pour mission d'empêcher les Autrichiens de franchir l'Adige, son régiment étant positionné près de Catagnaro, une petite ville située entre Mantoue et Ferrare non loin de Vérone. Malgré la résistance organisée par le Vice-Roi Eugène celle-ci s'avéra vaine et les Autrichiens, comme ils le feront ensuite sur le Mincio, bousculèrent les Français et franchirent l'Adige. C'est au cours de cet engagement que Joseph, alors qu'il avait été épargné jusqu'alors, fut atteint par la mitraille. Laissé pour mort, il fut secouru par un brave cordonnier qui le ramena chez lui pour le soigner. Ce fut sa chance car il n'était pas bon pour les blessés d'être oubliés par les infirmiers de l'armée. Les fins de bataille libéraient en effet toute une faune de détrousseurs attirés par l'appât d'un butin facile et qui n'hésitaient pas, pour dépouiller plus aisément les blessés non seulement de leurs armes mais aussi de leurs vêtements, à les achever si cela pouvait les aider dans leur entreprise.

Le cordonnier Michele Corradin était sans doute venu pour récupérer les chaussures ainsi que le cuir mais quand il s'approcha du corps de Joseph, il s'aperçut qu'il était encore en vie et résolut de l'emmener chez lui pour le soigner. Quand le blessé se réveilla il vit penchées sur son grabat de douleur l'épouse du cordonnier et sa fille Maria-Teresa.

Il raconta plus tard en évoquant sa rencontre avec la jeune fille qu'il avait cru voir un ange. Elle était ravissante avec son teint mat et sa chevelure de jais. Sa très petite taille et sa finesse donnaient envie de la protéger. Cette apparition, n'en doutons pas, contribua au rétablissement de notre bonhomme. Elle ne le quitta plus pendant sa convalescence et une idylle se noua entre les deux jeunes gens. Elle était devenue pour toujours sa petite Vénitienne, surnom qu'elle conservera longtemps. Elle n'était pourtant pas née dans la célèbre lagune mais il ne faut pas oublier que la République de Venise avant qu'elle ne tombe entre les mains de Bonaparte s'étendait à l'ouest jusque Bergame, aux portes de Milan.

La chute de l'Empereur et tous les traités d'armistice qu'avaient imposés les coalisés à la France commandèrent en toute évidence le démantèlement et le licenciement de l'armée d'Italie. Joseph allait donc regagner la France et ensuite son village natal. C'était pour les deux tourtereaux un déchirement qu'ils résolurent de ne pas endurer, avec la bénédiction des parents Coradin, en décidant que Maria-Teresa suivrait son bien aimé. Ce ne fut pas chose aisée car la discipline militaire, même dans une retraite, ne permettait pas un tel accompagnement. En comme la jeune femme ne disposait d'aucun sauf conduit.

Il leur fallut user de tous les stratagèmes; ainsi à l'approche des contrôles profitant de la très haute taille de Joseph et de la frêle et petite stature de sa belle, il n'hésitait pas à la prendre sous le bras où il la tenait dissimulée sous sa capote de soldat. Au terme d'un long et fastidieux périple le village d'Aisemont put enfin accueillir le jeune couple et faire la connaissance de la jolie Vénitienne.

Elle était « *sans papier* » et ils ne pouvaient donc se marier. Ils s'aimaient et vécurent donc dans le péché mais avec le soutien de tous les Aisemontois dont, n'en doutons pas, celui de monsieur le Curé... En février 1815, Maria Teresa donna naissance à une petite Valentine qui fut inscrite sur les registres sous le nom de Coradin, ce qui ajoutait à l'insistance des parents pour recevoir les précieux papiers. La postérité s'agrandit ainsi encore à cinq reprises accompagnée d'autant (si pas plus) de nouveaux échecs dans les démarches administratives.

Ce n'est qu'au début de l'été 1837, soit vingt-trois ans après l'arrivée du couple à Aisemont, que les précieux documents parvinrent en Belgique et que les bans de mariage purent être publiés. C'est ainsi que Joseph et Maria-Teresa purent enfin convoler en (très) juste noce le 16 juillet entourés de leurs enfants qui perdirent ainsi leur caractère naturel au profit de celui plus seyant de légitime. La Petite Vénitienne d'Aisemont s'éteignit en 1855 à 59 ans et Joseph lui survécut 8 ans laissant outre ses 6 enfants 24 petits enfants.

■ Pierre Mélan



La courbe du U

Rencontre avec Brigitte Romain, animatrice, autrice, comédienne, en deux mots : « Madame Théâtre ». Après une première présentation au public namurois et quelques mois avant la grande première fossoise, la jeune sexagénaire nous dévoile une partie de la courbe de son « u ».

Pourrais-tu nous présenter la pièce en quelques mots ?

« Le spectacle est construit sous une forme cabaret, Le public est invité à un mariage celui du fils de Martine, la protagoniste. Comme dans tous les mariages, il y a le traditionnel discours de la maman du marié. Martine va vite déraiser sur sa situation de femme, une quinquagénaire mère célibataire, sans tabou qui partage ses positions par rapport à la féminité, le corps et son sentiment de femme accomplie en 2023. Un spectacle sans pudeur mais avec humour et tendresse. »

D'où t'es venue l'envie de parler de ce sujet ?

« C'était un projet que j'avais depuis quelques années, qui a mûri et que j'ai terminé pendant l'isolement dû au Covid. J'avais à la fois envie d'écrire, de jouer et de pouvoir exprimer cette situation des femmes après 50 ans dont on parle très peu et apporter de la sorte une nouvelle vision de la femme. »

Comment s'est passé le processus d'écriture, de mise en scène ?

« Au départ j'ai écrit des pages qui, sont devenues des scènes, librement, le soir penchée sur mon ordinateur. Je me suis posée plusieurs questions: C'est quoi être mère célibataire? Comment vivre sa ménopause? Comment draguer après 50 ans ? Comment accepter mon corps de femme après 50 ans avec ses rondeurs ? Progressivement j'ai affiné mes recherches. Notamment sur le sentiment de bonheur que l'on peut connaître à ce moment là et mes nombreuses lectures m'ont amenée à découvrir cette fameuse courbe du U. Depuis que la science économique s'intéresse au bonheur toutes les recherches en

laboratoire en microéconomie en sont arrivées à la même conclusion : le sentiment de bonheur au cours de la vie suit une courbe en forme de U : de 25 à 50ans la courbe chute de façon vertigineuse (à cause de tous les aléas de la vie : carrière, mariage, les enfants, la maison, ...) mais à partir de 50 ans, heureusement la courbe s'inverse et commence à remonter aussi vite qu'elle avait chuté. On atteindrait un summum du bonheur au niveau de 70 ans ».

Passer du texte au spectacle abouti et mis en scène, comment y arrive-t-on ?

« Pas seule ! » nous dit-elle en souriant : « Je fais partie d'un collectif artistique : L'Isolat. Ils ont lu le texte et il leur a plu. N'étant pas formée en écriture dramaturgique, il y a eu une écriture collective pour mettre tout cela en musique. Il était logique que j'en sois la comédienne et j'ai donc confié la mise en scène à Lionel Liégeois et Mélodie Valemberg. »

Qu'est-ce qui est le plus agréable pour toi dans la création de cette pièce ?

« La rencontre avec le public ! Un retour qui m'a particulièrement touché en octobre dernier est celui d'un jeune de 17-18 ans, un public que je ne pensais pas du tout toucher ou intéresser, il a été scotché par le sujet au point de dire à sa mère : «

maman tu dois vraiment passer par tout ça ? ».

Quelles sont les difficultés auxquelles tu as été confrontée ?

« Le lâcher prise. C'est très rare qu'un texte soit écrit et joué par la même personne. Pour pouvoir lâcher prise, je dois me dire que ce n'est plus mon bébé, oublier tout ce que j'avais pu imaginer pour retrouver le naturel du jeu premier. »





Li copiche èt l'coq d'awous : 1° rôle pour la BRT dès 8 ans

Peux-tu nous en dire plus sur cette affiche très graphique ?

« Issue aussi du travail du collectif, c'est une chouette recherche commune, François d'Alcamo a développé nos idées. Ce dessin illustre la sorte de « kidnapping » du mariage de son fils que la maman se permet de faire ! »

Pour conclure, que peut-on te souhaiter pour la suite ?

« Plein de dates partout en Wallonie-Bruxelles! Pour le moment la boucle n'est pas encore bouclée, la vraie grande première c'est au mois de juin. Je ressens du stress, de l'envie et surtout beaucoup de plaisir ! Et n'hésitez pas : il faut aller au bout de ses envies. J'ai pris mes désirs pour des réalités parce que j'ai cru en la réalité de mes désirs »

C'est sur cette jolie phrase que nous concluons cette rencontre de « madame théâtre ». Une femme épanouie à qui on avait dit quand elle était petite : « actrice, ce n'est pas un vrai métier » mais qui, aujourd'hui, interprète avec fierté son centième rôle, ou presque ! Jusqu'au prochain !

■ Joannie Thys



16, 17, 18 Juin 2023 **20h30**
15h30











Un jour je serai Chinelle

Parce que l'équipe du Nouveau Messager ne fait pas les choses à moitié pour la Laetare, nous vous offrons une double interview spécial carnaval : une pour la préparation et la seconde pour la célébration de Marie Collard, Chinelle... Cette année, place aux Dames ! L'information est déjà parue dernièrement dans quelques presses locales et régionales, nous avons donc posé de nouvelles questions à Marie afin d'en apprendre encore plus et encore mieux sur ses préparatifs et sur ses ressentis festifs à vif !

Le temps de préparation...

Quels sont les éléments caractéristiques du costume de la femme Chinelle ?

« Le costume est globalement similaire à celui des hommes dans son allure mais il est féminisé par une jupe de la même longueur que le pantalon masculin, des manches courtes à la place des manches longues, d'une couronne comme chapeau et d'un tambourin à la place du yatagan. Pour notre Soce nous avons utilisé un tissu satiné vieux rose. »

Qui sont les femmes qui danseront cette année ? Peux-tu m'en faire une brève présentation et expliquer pourquoi elles ont voulu participer ?

« Il y aura évidemment ma maman (Véronique Henrard) et moi. Océane Saintehuile, une jeune fille et amie fossoise, Jenny Desuene une amie également de la génération de ma maman et Amélie Mercier ma petite cousine étant donné que nous avons une ancêtre commune qui a été Chinelle, Lucienne C., que l'on peut reconnaître sur les rares photos d'époque. La relève est donc assurée. »

Quels aspects ont été les plus compliqués dans la réalisation des costumes de Chinelle ?

« Sans aucun doute le chapeau car nous n'avions plus d'exemplaire physique existant et pas de patrons, du coup nous avons fait de longues recherches et essais afin de trouver la bonne tenue de la couronne sur nos têtes. Nous voulions retrouver le même aspect que sur les photos. »

Quelles émotions vous gouvernent pour le moment toi et ton groupe ?

« Stress et excitation de voir le visage des spectateurs du cortège... »

Y-a-t-il des différences notables pour l'organisation de la Laetare pour la Chinelle et le Chinel (costume, défilé, obligations, autorisations, places dans le cortège, danse...) ?

« Nous avons été invitées à l'apéro de la **Soce rouge et vert** et au repas des Doudous, événements qui se sont déroulés ces dernières semaines, nous sommes donc reconnues et

accueillies. En ce qui concerne le comité, nous avons eu une réunion et il a été convenu que notre Soce féminine se placerait entre les petits Chinels (enfants de 2 à 12 ans) et la musique mais l'organisation globale reste la même pour nous vu que nous faisons désormais partie de la famille des Chinels. »

Il n'y a pas de réelle règle grammaticale concernant les femmes Chinelles, préfères-tu donc femme Chinel ou Chinelle et pourquoi ?

« Je préfère Chinelle sans pour autant ajouter femme avant. On ne dit pas homme Chinel donc une Chinelle me sied ! »

Est-ce que vous avez décidé de relancer les Chinelles par simple plaisir, par féminisme, par opposition, par valeur, par héritage ou pour d'autres raisons ?

« C'est clairement la relance officielle des soces, il y a deux ou trois ans d'ici, qui nous a fait réfléchir à en créer une de femmes. Nous connaissons les photos de mon arrière-grand-mère depuis longtemps, l'idée a donc pris du temps à mûrir pour finalement porter ses fruits aujourd'hui. En effet c'est un rêve de mon grand-père Roger Collard qui a 90 ans cette année, et quoi de plus beau que de refaire vivre une nostalgie du passé pour son anniversaire ? Je suis heureuse de nous faire plaisir, de faire plaisir



à mon grand-père et de faire revivre cet héritage de mon arrière-grand-mère Lucienne. Les Chinelles étaient même connues en dehors des murs de Fosses-la-Ville, elles ont dansé ailleurs. Aujourd'hui, les témoins vivants de ce patrimoine sont rares. Cette mémoire pourrait alors disparaître avec ces personnes si on n'en parle pas, si on ne la fait pas revivre.»

Avez-vous des attentes particulières personnelles ou de groupe en participant à cette Laetare 2023 ?

« De l'amusement, de la cohésion, des rires, de la musique et faire passer le message qu'être fossoise lors de la Laetare ce n'est pas que restaurer, accueillir, préparer et confectionner les costumes c'est aussi avoir le droit de faire partie du groupe carnavalesque qui nous touche et qui nous parle.»

Et ce jour fut !

Après un week-end bien chargé et un dernier rondouille ce lundi soir, il est déjà temps d'un retour rapide sur l'expérience.

Marie, le week-end s'est-il bien passé pour vous ?

« Le week-end s'est très bien passé, nous avons été régulièrement saluées et applaudies, ce qui est toujours agréable.»

Depuis le public, j'ai pu entendre une remarque signalant que les filles étaient forcées de porter du rose. Était-ce une obligation ?

« C'est entièrement notre choix. Certains semblent prendre du plaisir à s'imaginer des contraintes là où il n'y a que notre volonté. Nous voulions que ce soit féminin, mais pas associé à un parti politique.»

Penses-tu danser la Chinelle l'année prochaine ? Si oui, y aura-t-il une limite en nombre de Dames ?

« Évidemment nous comptons renouveler l'expérience, et plus nombreuses ! Notre statut est toujours en discussion, le nombre de participantes dépendra de ce statut.»

Quels sont les statuts possibles et leurs incidences ?

« Une soca est limitée à 15 personnes. Un sous-groupe (comme les Doudous) n'a pas de limite de nombre.»

Qui va décider ? Et quand ?

« Cette décision revient au bureau de la Société royale des Chinels. Nous n'avons pas encore de date, cela doit juste être avant la prochaine Laetare.»

Si ce n'est pas indiscret, avez-vous une préférence entre ces deux statuts ?

« Aucune pour l'instant, s'ils n'interdisent pas la possibilité de création de plusieurs socas. Certains parlent même de socas mixtes, mais ce n'est pas encore d'actualité. Notre but premier était d'empêcher le fait qu'on puisse encore dire que les Chinelles n'avaient jamais existé. Cela semble atteint. Nous souhaitons aussi ne plus entendre dire aux petites filles qu'elles ne peuvent pas faire quelque chose. Tout le monde peut participer, avec ses spécificités.»

Merci d'avoir pris le temps de nous répondre, malgré les préparatifs et ce long week-end fatigant.

■ Clémentine Buchet & Augustin Chaussée



Marie-Josée, une femme, un siècle

Pour ce numéro de mars « *spécial femme* » et annonciateur des beaux jours, nous avons trouvé la perle à vous présenter : Marie-Josée Romain, cette douce dame qui a fêté ses 100 printemps ce 15 mars dernier. En effet les expressions douceur et longévité lui vont à ravir, telle la perle polie par les années, Marie-Josée a été façonnée par ses souvenirs qui ont fait d'elle une femme brillante de sagesse et nacrée de « bon sens »...

Je suis accueillie par la jubilaire et deux de ses filles. Installée dans son fauteuil, Marie-Josée est souriante, fatiguée par les années mais apaisée et surtout très heureuse de pouvoir se rappeler et témoigner de quelques moments précieux de sa vie.

Marie-Josée, si vous deviez vous décrire uniquement par mots-clés, lesquels seraient-ils ?

« **Femme**, pour le numéro spécial (rires)... mais tout simplement parce que c'est mon genre.

Epouse, j'ai aimé tendrement mon mari tout au long de ma vie, nous étions très amis. **Mère** de trois filles et je les remercie pour leur soutien aujourd'hui. **Veuve**, j'ai malheureusement perdu mon mari et cette perte m'a profondément marquée. **Douce**, car j'ai toujours été remplie de douceur, de clémence... Il paraît que je tiens cela de ma grand-mère Marie. Je ne l'ai jamais connue car elle est morte très jeune. Cependant je tiens beaucoup à elle pour ce cadeau qu'elle m'a transmis, d'ailleurs je porte son prénom dans le mien... Elle est ainsi toujours avec moi, je prie beaucoup pour elle.

Curieuse, j'ai toujours voulu apprendre. Etant jeune, je rêvais d'être infirmière mais faire des études à cette époque n'était pas bien vu car les filles/femmes devaient rester à la maison pour s'occuper du foyer... Je n'ai donc pas pu réaliser ce rêve. Cependant, j'ai toujours gardé cette soif de curiosité sur ce qui m'entoure. **Grand-mère... et arrière-grand-mère**, j'ai vu mes filles à leur tour devenir mères, je leur ai transmis mes savoirs et savoir-faire de maman et continuer cette chaîne de transmission dont nous sommes les maillons...

Bon sens, notre médecin de famille (P. Masscheleyn) disait souvent à mon mari me concernant « écoutez votre femme, elle fait toujours preuve de bon sens ». En effet je crois que j'ai toujours eu un œil sage, clairvoyant sur les choses, les gens, les événements pour protéger notre famille.

Vous avez également connu la guerre, est-ce que celle-ci vous a profondément marquée, vous êtes aujourd'hui une des rares témoins encore vivants ?

« Oui ! La peur des bombardements, nous devions nous cacher dans les talus ou sous les haies en



Marie-Josée aujourd'hui et dans les années 40

déplacement. Nous avions très soif lors de notre fuite vers la France car nous trouvions difficilement de l'eau et nous étions partis sans réserve. Les fermes étaient squattées ou prises d'assaut pour leurs denrées. Je me souviens de l'inhospitalité de nombreuses personnes sur notre route mais aussi la charité d'autres... Les charrettes chargées, nos pieds abimés. Nous vivons aujourd'hui dans un monde bien éloigné de ces craintes...»

D'ailleurs, en tant que femme, avez-vous eu des craintes quant à votre statut ?

« Non pas vraiment, j'ai toujours relativement bien vécu mon statut de fille/femme malgré les inégalités qui existaient. Par exemple, les garçons avaient de l'argent de poche automatiquement pour chaque service/travail rendu... pour les filles cela était plus rare... Je voyais donc mes camarades masculins s'acheter du chocolat avec leur argent de poche pour le même travail que j'avais aussi fourni... Ils ne m'en ont jamais donné un bout (rires) et puis j'arrivais à avoir ma petite liberté cachée avec mes copains : on se retrouvait dans les bois de Sainte-Brigide pour se balader, discuter, rigoler, se ressourcer. »

Vous avez aussi vécu de grandes évolutions marquantes pour l'égalité des femmes, comme le droit vote. Est-ce que cette avancée vous a touchée ?

« Non, parce que j'arrive toujours à ce que je veux... (rires). Si je décidais quelque chose, si je disais à mon mari de voter pour quelqu'un ou de faire quelque chose, il le faisait, il suivait mon avis parce qu'on était en confiance et encore une fois parce que je faisais souvent preuve de bon sens. Finalement, les femmes ont toujours eu du pouvoir car elles décidaient de nombreuses choses importantes comme le lieu de vie, les règles à la maison, l'éducation des enfants, leur entourage, leur influence... »

Est-ce que, selon vous, Fosses a changé ?

« Oui fortement, c'était mieux dans le temps, on se connaissait tous, on était ensemble. Petit à petit de nombreuses nouvelles personnes sont arrivées et on ne se connaissait plus. Mais je dis ça plus parce que je suis timide de nature que par tristesse... Aussi Fosses, c'était « La Ville » ... on y venait pour rencontrer des gens, profiter des commerces du centre, on n'y parlait pas le wallon mais le français (on ne pouvait le parler que dans les hameaux, à la campagne, c'était la langue des ruraux). D'ailleurs ma famille tenait une librairie et une imprimerie, il y avait beaucoup de vie à Fosses même si on était moins d'habitants qu'aujourd'hui. »



Marie-Josée et son mari en barque sur le lac de Bambois

En tant que femme centenaire, a-t-on des regrets, de la nostalgie, encore des projets ou un peu des trois ?

« Pas de regrets. De la nostalgie oui et non, on me fait parfois éviter de penser au passé en fonction du sujet car s'il me fait penser tristement aux êtres chers que j'ai perdus, la nostalgie devient alors négative. Cependant on me demande de nombreuses fois de faire appel à mon vécu, ma sagesse, mon bon sens acquis avec les années afin de donner mon avis face à certaines situations actuelles. Cela permet aussi de faire perdurer les souvenirs, les héritages familiaux à mes filles, mes petites-filles et arrières petits-enfants. Enfin j'ai un dernier projet : être aussi bien là-haut qu'ici car on s'est toujours bien occupé de moi en tant que fille, femme puis épouse et mère. »

■ Clémentine Buchet

Un **fossois** autour du **monde**

Eva, une femme tchèque. Quand on sonne au 508 de la rue Neuve de Vezely nad Luznici, c'est Eva, un mètre soixante et le cheveu blanc coupé en brosse courte, qui vient ouvrir. Ça traîne un peu. A travers la porte on entend des chiens bougonner, on les a probablement dérangés pendant leur sieste. D'une voix douce mais ferme elle leur ordonne de se taire. Ils obéissent, sans répliquer. La porte s'ouvre et on entre dans un petit musée.

Nous sommes en plein milieu de la Bohême à une centaine de kilomètres de Prague. La petite bourgade qui compte environ 6000 habitants a les allures d'une petite ville ; Ici se mêlent des petites tours d'une douzaine d'étages, toutes bariolées de peintures joyeuses. Elles ceignent le centre historique de la vieille ville avec ses incroyables maisons baroques dont les toits en escalier témoignent d'un passé que l'on entretient avec amour.

En périphérie, des quartiers de maisons 4 façades sont prolongés de petits jardins tous agrémentés de serres ou de potagers. Eva nous loue une petite chambre qu'on dirait sortie d'un souvenir d'étudiant. Avec intelligence elle a réussi à y caser une salle de bain, une kitchenette... en plus d'un grand lit qui regarde son petit jardin à travers les persiennes. En hiver c'est là qu'elle vit, sauf quand elle a des invités. Elle occupe alors l'autre partie de la maison, plus traditionnelle, où de grandes pièces distribuent salon chambre cuisine et sanitaires.

Eva nous parle dans un anglais impeccable ce qui est plutôt rare dans cette partie de l'Europe. L'allemand est plus courant. Et pour nous ça tombe assez bien car notre allemand se limite à Kartoffeln, Bitte et Danke schön. On l'interroge donc avec empressement sur sa vie, son histoire celle du quartier et de son pays. Eva est prolixe et toute heureuse de nous parler. Eva a près de 80 ans mais en paraît 60. Elle fait partie de cette catégorie de personnes sans âge.

Bien sûr elle se plaint un peu de son bras qui depuis quelques jours gonfle et ne répond plus comme avant, de ses articulations qui la font souffrir chaque fois que le temps change et aussi de cette « *f...ing period* » où il est impossible

de trouver un médecin pendant les vacances de Noël. Du temps du communisme ça n'était pas comme ça. Et elle ponctue, avec un humour qui pourtant nous serre le cœur, qu'elle n'est qu'à 5 minutes du cimetière. On fait semblant de croire qu'elle fait référence à la géographie des lieux plus qu'à son âge.



Son histoire est aussi écrite sur les murs de sa maison. Pas un décimètre carré n'est laissé vierge. Une bibliothèque couvre plusieurs murs, mais elle est trop petite. Des livres sont entassés un peu partout, sur la table basse du salon, sur les fauteuils, sur la table à manger. Sur

les autres murs des tableaux de toutes les tailles se regardent l'un l'autre dans un joyeux capharnaüm de formes et de couleurs. « *C'est ma mère qui peignait* », nous explique-t-elle. Tous les genres y sont présents du cubisme à l'aquarelle un peu kitch, du croquis au portrait de genre. Beaucoup représentent les différentes périodes d'une vie de femme.

Elle nous livre, avec une désinvolture apparente, que ce sont des portraits de sa fille... décédée il y a 20 ans dans un stupide accident de voiture. La grand-mère s'est alors mise frénétiquement à la peindre, d'après photo ou des souvenirs, ou la vie imaginaire qu'elle aurait pu avoir. Lorsqu'on en connaît l'histoire, on les regarde autrement et on ne peut s'empêcher d'être troublé par ces regards qui semblent traverser le temps avec détermination.

Sa fille, regrette Eva, elle ne l'a pas assez connue. A peine quelques années. Des choix de vie les avaient éloignées. Parce qu'Eva est une grande voyageuse, une aventurière. Son petit village de Vezely elle l'a vite quitté, dès qu'elle a pu. Son

père musicien et dispatcher pour la compagnie de chemin fer lui a très tôt donné le goût des voyages et sa mère, artiste elle aussi, lui a légué l'envie d'être une femme-indépendante.

Eva est née à la fin de la guerre et elle reste admirative de l'avant-gardisme dont ses parents ont fait preuve pour l'époque. C'est à Prague qu'elle finit ses études d'aide-médicale. Prague reste sa ville préférée. Pourtant des villes elle en a vues. Toute l'histoire contemporaine de son pays elle la vécue en direct. La révolution, pour elle, a lieu en 1990 avec Vaclav Havel.

Elle en parle peu et pourtant une lumière semble éclairer sa voix à cette évocation. 1990 c'est l'ouverture des frontières, c'est un passeport, c'est enfin la liberté de voyager. Elle ira prêter main forte en Libye à des programmes d'assistance médicale. Elle y passera plusieurs années y apprendra l'italien et les bases de l'arabe. C'est là aussi qu'elle connaîtra le grand amour devine-t-on.

Cet amour-là, un pilote d'avion, elle le suivra jusqu'au Etats-Unis. Elle y demeura 5 ans. 5 longues années où elle voyagea d'un Etat à l'autre. Elle y passa son brevet de pilote son l'impulsion de son amant. Elle traversa de nombreux Etats sans pour autant s'attacher à l'un d'eux.

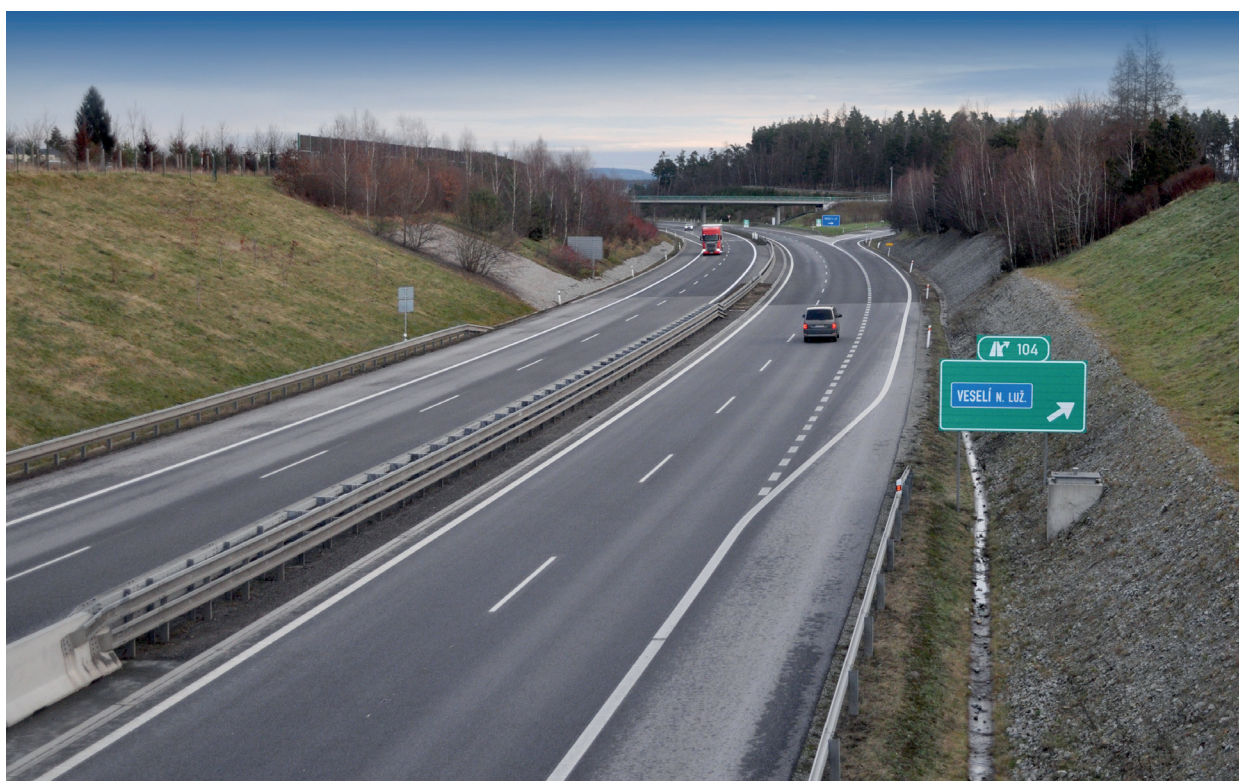
Elle en garde une inoxydable amie, Helena, qui quitte invariablement le Wyoming, à la fin du printemps pour venir profiter de l'été bohémien. Des amis médecins elle s'en est fait partout. Certains l'appellent encore de Suède. Car elle fut, en Scandinavie, l'une des rares assistantes médicales capable de transporter les médecins locaux en petit bi-moteur à hélices. Une aubaine qui lui

attirèrent les bonnes grâces des administrations, parfois tatillonnes de voir une ressortissante d'un ex-pays du bloc de l'est circuler sur leur territoire.

Ce n'est qu'en l'an 2000 qu'elle décida finalement de rejoindre sa terre natale, des souvenirs et des amis dans tous les aéroports... et dans les plus improbables dispensaires de campagne. C'est à cette époque que la Tchéquie commence à regarder vers la Communauté Européenne qui lui fait les yeux doux. Elle connaîtra alors l'âge d'or de Prague qui petit à petit céda pas-à-pas aux sirènes du libéralisme à l'Européenne. Il en découlera une flambée des prix de l'immobilier. Bien des Pra-
gois nous le confirmeront, le prix des maisons (et des loyers) a été multiplié par 5 ces 10 dernières années quelques fois même par 10.

C'est un peu à contre-cœur donc qu'elle a quitté sa Prague adorée, festive et turbulente pour réintégrer la petite maison familiale de ses parents, bien loin de la capitale. Ça lui manque un peu nous déclare-t-elle. Et lorsqu'on lui partage nos photos toutes fraîches on sent son petit cœur battre un peu plus vite.

Eva nous a reçu comme ses enfants, nous couvrant de crêpes et de soupe tchèque. On la croisa de nombreuses fois dans les rues de Vezely en train de promener les chiens dont les voisins ou la famille lui confient la garde. Eva est une icône du quartier. Une personnalité que les voisins sont fiers de connaître. On se rappellera longtemps du réveillon qu'on a passé chez elle où elle nous a sorti une collection de rhums du pays qu'elle était toute heureuse de déboucher. Elle ne boit plus. A son âge, nous dit-elle l'alcool est un très mauvais ami.





rante qui soigne bien des maux affirme-t-elle : les articulations douloureuses, les maux de têtes, et même les gingivites. Les voisins en sont très friands. Et puis, joignant le geste à la parole, elle s'en étale une petite noisette dans le cou.

Finalement elle nous chasse gentiment car elle ne veut pas rater sa leçon d'Espagnol. Tous les jours, sur Duolingo elle suit ses cours de langue. « *C'est pas parce qu'on a 80 ans qu'il faut cesser de se cultiver !* ». Elle veut faire la surprise à son amie Teresa, qui viendra bientôt de Catalogne pour passer quelques semaines ici. Elle ne voyage plus, sa petite retraite ne lui permet plus de le faire. Mais elle a toujours plaisir à accueillir ses amis du monde entier, dont nous affirme-t-elle, nous faisons désormais partie.

Cette petite phrase, surprenante, nous transperce le coeur et nous promettons de la couvrir de cartes postales de chaque pays que nous traverserons.

■ Thierry Wenes

Non ! Elle sort une petite pipe et enfourme un petit mélange de tabac et d'herbe⁽¹⁾ qu'elle fait pousser dans sa serre. « *2 bouffées pas plus* » annonce-t-elle dans un sourire que ses yeux d'adolescente de 80 ans soulignent.

C'est sa petite médecine à elle, et question médecine elle s'y connaît. Elle nous montre ensuite, avec malice, les onguents qu'elle prépare avec son herbe. Une petite pommade verte et odo-

(1) Le cannabis et l'absinthe sont en vente libre en Tchéquie

